

Rencontres Animations citoyennes :
Le mandala ou la question du don

Par Catherine Buhbinder

(Professeur de morale au degré supérieur à l'Athénée de Waterloo)

1. Problématiques philosophiques

Est-il possible aujourd'hui, dans le cadre d'un cours de morale, d' « inculquer la générosité » ? Comment ? Pourquoi ?

1. Posons tout d'abord qu'un cours de morale ne doit pas être une « leçon de morale » ! Posons en même temps, qu' « il n'y a pas d'éducation sans valeurs », c'est-à-dire sans choix et engagements. Cela signifie que le professeur de morale doit bel et bien amener les élèves à prendre du recul par rapport à des valeurs qui les concernent d'abord très intuitivement et très personnellement. Mais que le professeur doit tout autant, faire un travail tel que les choix de société qu'ils finiront par affirmer, n'en soient pas moins « engagés ».

2. Interrogeons, ensuite, la notion de « don » elle-même. Le dictionnaire Robert rapporte que le « *don est l'abandon de quelque chose qu'on m'appartient à quelqu'un d'autre* ». Les élèves ont bien sûr l'habitude de se faire des cadeaux. Cependant, le « don » est plutôt une notion floue ou « fourre tout » qui mérite d'être problématisée. Il y a plein de « dons » différents. Le don cérémoniel, par exemple, n'est pas le même que le don sacrificiel ou que le don d'entraide. Ensuite, le don relève-t-il de la religion (dans la notion de sacrifice), de l'économie (dans la notion d'échange) ou de la politique (dans la notion de rapport à l'autre) ?

3. Enfin, et surtout, demandons-nous quel rôle le don pourrait jouer dans notre société. Si dans la tradition judéo-chrétienne, par exemple, le don a pu servir de rempart contre les égoïsmes, il n'a pas empêché une société de plus en plus matérialiste de se mettre en place. Aujourd'hui, notre société est complètement centrée sur l'argent, et les systèmes de solidarité que l'on a mis en place semblent rouillés. Faudrait-il valoriser cette part généreuse de l'homme et reconstruire notre société autour du volontariat, comme l'affirme, par exemple Sloderdijk ? Je ne sais pas. Mais je voudrais, en me basant comme Marcel Henaff¹ sur le don de Marcel Mauss, montrer que le don est d'abord politique ou pré-politique. Il nous fait prendre conscience du bonheur d'être avec les autres.

¹ Le don des philosophes, repenser la solidarité Seuil 2012

2. Introduction : Ma dette envers Odette et Michel Neumayer

Dans le cadre du cours de morale, je tente de travailler, depuis plusieurs années, dans l'esprit des ateliers d'écriture tels qu'ils m'ont été révélés par Odette et Michel Neumayer. Michel et Odette sont deux formateurs français, membres du GFEN (Groupe Français d'Education Nouvelle). Ils ont animé des ateliers d'écriture dans le cadre des RPE de la CGE (Changement pour l'Égalité) pendant 25 ans. C'est ainsi que je les ai rencontrés. J'ai tant été bouleversée par la semaine que j'ai passée avec eux, que j'ai réitéré l'expérience 4 fois ! Ils ont écrit plusieurs livres, dont un dernier qui nous concerne particulièrement en tant que professeurs de morale puisqu'ils cherchent à y construire une « Education à la culture de paix » (Leurs deux autres livres s'adressaient peut-être en priorité à des professeurs de français soucieux d'écriture ou de démarches artistiques). Montrer qu'on ne fait pas d'éducation sans valeur est un de leurs leit motifs.

En quelques mots, si je dois présenter le GFEN, je dirais que le grand principe qui anime le GFEN c'est d'abord l'idée du « Tous capables », soit la recherche d'une éducation accessible à tous et qui rompe définitivement avec le principe de la sélection des meilleurs. L'idée du « Tous capables », me semble être fondée sur un retournement, une exigence qui s'adresse non pas aux élèves, mais aux professeurs, afin qu'ils réfléchissent leurs cours et proposent une manière de faire telle que chacun de leurs élèves puissent effectivement se sentir bien dans l'exercice. Cela suppose, 1° que l'on puise systématiquement dans la diversité des individus qui composent le groupe, dans le groupe lui-même et l'ensemble de ses phénomènes, comme dans une force ou une ressource. Et 2° que l'on propose aux élèves autant d'éléments qu'ils ont besoin, tout en comptant avec les ressources de leur imagination créative, afin qu'ils puissent construire par eux-mêmes leur questionnements et ses conclusions (auto-socio-constructivisme).

Ce qui m'a surtout attirée et fascinée chez Odette et Michel Neumayer, c'est qu'ils proposent de réfléchir à des questions de philosophie, d'éthiques, des réflexions sur le rapport à l'écriture, à l'art, soit toutes les questions humaines, à partir d'activités créatrices autant en écriture qu'en arts plastiques. Ayant moi-même fait les humanités artistiques et longtemps fréquenté les académies de peinture, j'ai gardé cette fibre artistique. Je pense que négliger la formation artistique (comme d'ailleurs, la formation à la philosophie !) dans l'enseignement secondaire belge est une grossière erreur de notre enseignement ! Apprendre à peindre comme apprendre à écrire (dans les ateliers d'écriture) ou toute autre forme d'art, c'est aller au plus profond de soi, c'est apprendre à voir les choses autrement, aiguiser d'autres sens, apprendre à prendre des risques et à choisir,

etc. C'est une véritable base pour apprendre à « Penser par soi-même ». Plus je cherche à travailler dans ce sens avec mes élèves, plus je suis convaincu qu'il y a là un « filon » pour nos cours et pour les élèves. C'est donc l'approche artistique qui fait l'originalité de mon cours. C'est effectivement, lorsque je propose à mes élèves des « ateliers », que je les sens « en recherche », réceptifs, attentifs, participatifs. Et surtout, « heureux » ! N'est-ce pas là la véritable recette de l'étude ?

La démarche artistique oblige, selon moi, à une sorte de « lâcher-prise » qui est vraiment ce qu'il y a de plus rare dans le cadre de l'école. Cela me fait comprendre que nous ne basons pas du tout notre enseignement sur la confiance en l'intelligence des jeunes, en leurs capacités d'apprendre et leur goût du savoir et de la réflexion. Nous sommes sans cesse occupés à bourrer leur cerveau et le compartimenter, à cadenasser leur imagination et leurs rêves... Lâcher prise, je crois que c'est enfin permettre aux élèves d'exister ! Aller à leur écoute, arrêter de les contraindre et les commander... Dans mon école, en tout cas, je suis convaincue que mes élèves ont besoin de beaucoup plus de temps qu'ils n'en ont, pour réfléchir, pour retrouver et prendre soin de tous les méandres de leurs propres cheminements.

Ce qui me plaît dans le principe des ateliers et particulièrement dans l'atelier du Mandala, est que l'atelier que l'on réalise soit une illustration parfaite de la question que l'on se pose. Et même plus qu'une « illustration », qu'il devienne la question en acte et en construction. Mieux, que l'atelier change les relations, s'invite comme élément fondateur de relations nouvelles. Ainsi, l'atelier s'impose dans ma leçon en « instaurant la loi de l'échange dans la classe », voire dans l'année toute entière en « mettant l'année sous le signe du don ». L'atelier doit être une « expérience », un morceau d'existence. Il faut qu'on éprouve le problème dans sa chair ou ses tripes afin de vouloir le résoudre. C'est pourquoi le recours à l'imagination est si fondamental. Et le recours aux différentes formes d'art si précieux.

Les ateliers d'Odette et Michel sont de véritables « œuvres d'art » pédagogiques. Heureusement, on peut les emprunter et les vivre dans la classe. Ils « fonctionnent » tous ! Mon travail consiste à poursuivre dans la voie qu'ils m'ont ouverte. Et de l'adapter au cadre de mes cours : transposer des ateliers prévus pour les adultes à des jeunes, les adapter à des périodes de cours courtes, en extraire des « matières » à apprendre, les articuler de façon à en faire mon programme annuel qui s'accorde avec le Programme de la Communauté française. Et surtout tester le retournement didactique qu'Odette et Michel

suggèrent dans le cadre scolaire, soit réfléchir à ce qu'est « apprendre » ! Réfléchir à ce qu'est l'école.

Dans cet atelier sur le Mandala, mon apport aura été de mettre en exergue la notion de « don » et en faire une véritable question philosophique, avec références conceptuelles, contextes historiques, sollicitation de philosophes. Il m'a semblé qu'elle s'articulait parfaitement bien au module de 5^{ème} année qui porte pour titre : Suis-je seul au monde ? En effet, la question du don nous entraîne au cœur de nos rapports aux autres. J'ai lu de nombreux philosophes qui s'interrogent aujourd'hui sur cette question située entre l'éthique et l'économique². Ma volonté est de faire vivre une expérience de don/contre-don afin d'amener les élèves à réfléchir à la racine de leur relations aux autres dans le groupe, à la racine du groupe lui-même comme facteur de cohésion, générateur de générosité et d'échange. Mon parti pris est que là où on prend conscience des autres et du groupe, il y a déjà « don » et que c'est cette conscience qui nous grandit.

Nous vivrons donc l'atelier et tenterons, ensemble, d'analyser d'une part, ce qui s'y est passé et si ce qui s'y est passé correspond à un nouveau type d'échange. Ensuite, nous tenterons de voir si ce type d'échange peut devenir un véritable concept et un modèle pour une façon de voir nouvelle.

² Notamment Marcel Henaff Le don des philosophes, Repenser la réciprocité Seuil 2012

3. L'atelier du Mandala³

Pistes de réflexion (Proposées par Catherine Buhbinder)

- a) « **Le don, c'est l'impossible !** » (Derrida). On a l'habitude de voir le don de manière « agonistique » (comme un sacrifice) d'autant plus vrai et généreux qu'il est unilatéral. Toute réciprocité transformerait, en effet, le don en « transaction ». C'est pourquoi, selon Derrida, le véritable don, ne devrait même pas se connaître comme don... Ainsi, le don, n'est pas impossible, c'est l'impossible lui-même ! C'est au cœur de cet « impossible » que nous devons nous tenir pour prendre de la distance par rapport à toute tentative de rabattement du don sur l'échange.
- b) « **Donner, recevoir, rendre...** », **une autre manière de penser l'échange**. Mais, d'autres formes de don sont possibles. Par exemple, celui que Mauss a étudié dans les « sociétés traditionnelles »⁴ Et plus particulièrement le *hau*⁵. Il explique que dans les sociétés traditionnelles, le don n'a rien à voir ni avec l'argent ou le troc, ni avec l'idée de sacrifice. C'est une autre façon d'être ensemble, dont nous avons somme toute encore quelques intuitions : « Je donne car, c'est ainsi que je montre que je suis important et fort, je reçois pour accueillir ce que l'autre donne, je rends car si je ne rendais pas, le don finirait par se retourner contre moi et en quelque sorte, me contaminer... ». Il faut que je continue une le cycle...
- c) **Faire groupe, ou introduire « la loi de l'échange » dans la classe**
Le don que propose Marcel Mauss est un don qui ouvre d'emblée sur le collectif et le partage social. Mais cela implique que l'on accepte d'emblée le partage et les obligations. Sommes-nous prêts à cela ? Comment repenser la générosité dans notre société ?
- d) **Le Tous capables**
- e) **On n'écrit pas avec des idées, mais avec des mots (Il faut donc se donner les mots...)**

³ Odette et Michel Neumayer 15 ateliers pour une culture de paix ED Complexe 2011

⁴ Voir retournement axial que Jaspers ou Gauchet situent vers le 5^{ème} siècle ACN mais qui a bien pu s'étendre sur quelques siècles, à l'époque de Bouddha, Confucius, Lao-Tseu, des Prophètes biblique, ou de Socrate, soit à l'époque des premières cités. C'est le passage d'une société centrée sur l'idée que le fondement est antérieur à une société dont le fondement est supérieur. C'est une époque marquée par le doute sur la raison d'être des rites anciens, l'orientation vers une croyance monothéiste, le développement d'une morale personnelle.

⁵ Mauss parle de trois systèmes de don : le *Potlatch* (qui est une sorte de compétition symbolique par laquelle on traite un chef rival à la fois comme un partenaire que l'on régale et un rival que l'on défie dans une espèce de concurrence de cadeaux), le *Kula* (Cérémonie d'échange de biens) et le *hau* (système d'échange triangulaire)

Signification du mot « Mandala :

Mandala signifie en sanskrit « cercle de concentration et de mémoire» : les tibétains récitent, chantent, méditent sur le monde et sa structure tout en remplissant progressivement ce cercle avec du sable coloré. Puis, lorsqu'ils ont fini, ils le balayent allègrement afin que tous les éléments retournent à la nature !

Déroulement de l'atelier

Sur un carton A4 chaque élève trace un cercle à sa mesure (c'est-à-dire « grand » !).

Avec un bic, il structure ce cercle avec « des formes géométriques ou non ». Puis, avec des pastels gras, il y introduit « du son et du silence ».

Il prend ensuite un temps pour écrire, sur un bout de papier, des mots ou des idées qui lui sont inspirés par son mandala. Ou plutôt, il cherche dans celui-ci quelque chose qui « lui fait signe » et il écrit à ce propos... (Ces mots ne seront pas lus, mais conservés, car ils rempliront une sorte de « réservoir personnel de mots »).

Les mandalas sont exposés et admirés par tous.

Ce n'est cependant pas fini. Chacun s'empare du mandala de quelqu'un d'autre.

On répète l'exercice précédent, à savoir écrire sur base de quelque chose qui nous fait signe dans le mandala. Mais cette fois, nous écrivons ce texte en pendant qu'il servira de cadeau pour la personne. Attention à ne pas « juger » ou « interpréter » ce dessin, mais bien à se laisser interpeller par les images qui y sont présentes.

Oralement et solennellement chacun lit devant tout le monde son « texte cadeau » et le donne à son propriétaire qui le remercie. Se crée donc une chaîne par laquelle chacun reçoit de l'un puis donne à l'autre !

En guise de synthèse (« je donne, je reçois, je rends »), commence un travail d'écriture d'Haïku (structure de trois vers contenant 5 pieds, 5 pieds et 7 pieds) que l'on écrit à partir des mots du réservoir et de ceux reçus, et qui porte une nouvelle fois sur le mandala ou tout simplement sur la vie qui en émane...

L'ensemble du travail est librement présenté sur une feuille de couleur.

Analyse de l'atelier

Ecriture individuelle (ou collective) sur les cinq pistes proposées :

- ✚ Pourquoi a-t-on, réellement, été amenés à donner quelque chose ? Pourquoi s'est-on montré généreux ? Pourquoi a-t-on « donné » ? En quoi consistaient ces dons ? En quoi étaient-ils « différents » ?
- ✚ Si nous devons « formaliser » cette « loi de l'échange ». Arriverons à un véritable précepte individuel ou collectif ...
- ✚ Peut-on finalement faire quelque chose de cette « loi de l'échange » dans la classe ou dans la société ?

Nous relevons que :

Ces cadeaux étaient obligatoires (Ne pas donner, c'était s'exclure, risquer d'être mal vu).

Ces cadeaux étaient publics (sans intimité).

Ils n'étaient pas réciroques dans la mesure où on ne rendait pas à celui qui avait donné.

Ils ne s'adressaient pas à quelqu'un que l'on aurait choisi.

Ils n'étaient pas matériels, mais faits de mots.

On peut donc dire qu'ils étaient très éloignés des cadeaux que l'on se fait habituellement... Et pourtant, il requéraient le meilleur de nous-mêmes et faisaient réellement plaisir à chacun d'entre nous. La « loi de l'échange » que nous avons établie dans la classe, par cette activité est basée sur l'obligation qui émane du groupe. Nous étions bel et bien obligés de donner et de dire merci, non à cause de l'autorité du prof, ou pour une quelconque politesse, mais parce que refuser, c'était s'exclure du groupe. Nous étions pris dans un « système ». L'important était moins le cadeau que la lecture collective. D'ailleurs, le cadeau ne s'adressait pas seulement à la personne, mais à tous. Il n'y avait pas de réciprocité entre deux personnes, et l'on pouvait rendre le cadeau à quelqu'un d'autre que celui dont on l'avait reçu. De sorte que c'était finalement le groupe qui recevait vraiment et était le plus important. Ce pourquoi nous donnions devant tout le monde, sans secret, ni intimité.

Finalement, le don que nous avons fait était « politique », il liait les membres du groupe.